

Louis GUILLOUX

*Le Pain des rêves*GUILLOUX, Louis, *le Pain des rêves*. Paris. Gallimard, Folio. 2022. 477 pages.

Dans ce livre publié par Gallimard en 1942, en pleine Occupation, le je narrateur, double à peine masqué de Louis Guilloux (1899-1980), demeure sans prénom pour raconter ses souvenirs d'enfance, jusqu'à l'année du certificat d'études, qui sanctionnait alors la fin des études primaires pour certains, la fin de l'école pour beaucoup. La narration se développe en deux temps, chacun étant marqué par une figure tutélaire : celle du grand-père, suivi de celle de la cousine Zabelle.

L'auteur décrit le quartier des réprouvés d'une ville sans nom où avec sa mère, ses frères, dont Pélo handicapé, et son grand-père, il occupe une écurie au sous-sol d'un bâtiment ancien, rue du Tonneau, la rue des voyous. Les personnages marquants du quartier ont droit à leur portrait, de la courageuse savetière à Tonton, semi-vagabond qui joue de l'ocarina. Le grand-père, tailleur, qui fait vivre toute la famille depuis la disparition du père, est la figure quasi sacrée de la famille. Les événements extraordinaires de la vie du jeune garçon sont la grande procession annuelle des Pestiférés, la venue des cirques ou des saltimbanques, le théâtre où il arrive parfois à monter jusqu'au poulailler en resquillant, ou la visite d'un cousin vivant à Paris. La mort du grand-père est marquée par le déménagement place aux Ours où, grâce à la bonté d'un certain Berteil, la famille occupe les mansardes et accède enfin à la lumière.

La cousine Zabelle, femme du cousin Michel, « le pauvre Michel » retraité d'Afrique, après avoir vécu à Toulon car l'Afrique ne convenait pas à sa santé, suit son mari qui rentre au bercail. Elle a dans ses bagages Moco, coiffeur, prétendument son neveu et discrètement son amant, pour un ménage à trois. Femme excentrique, narcissique, tyrannique et un brin sadique, la cousine Zabelle a pour mérite de faire connaître au narrateur un certain raffinement – nappe et bouquet sur la table, service assuré par une jeune-fille ou encore usage du phonographe – et surtout de le soutenir dans ses études et de viser pour lui le lycée, qu'effectivement il intégrera.

La vie réelle du narrateur est amplifiée par sa vie rêvée : il se voit un jour saltimbanque, un autre jour marin et même roi, rêves compensatoires d'un vécu où il subit au quotidien mépris et humiliation, sans pour autant connaître une vie sordide, car ses pairs sont capables de solidarité et de bonté « dans la franchise de leur bon cœur » (p.282), sans compter la magnifique pudeur d'un grand-père bourru pour cacher son amour infini de siens.

Le livre de Guilloux décrit – malheureusement avec beaucoup de longueurs, de détails qui ne font jamais un tableau, de ruptures brusques par incapacité de faire le lien d'un personnage à l'autre pour les intégrer dans un ensemble faisant sens – non sans nostalgie un temps révolu. Il parvient parfois à nous toucher.

Citations

« Un lien fraternel unit l'homme à ses objets et, entre tous, à ses outils. Ce qu'il y a de si humain dans le travail confère à ses instruments quelque chose du caractère de la personne, comme si le marteau ou le rabot recevaient à la longue de la main qui les violente, un peu de la mystérieuse chaleur qui fait le secret de nos vies. » p.75

« Le progrès des sciences et des arts, sans parler de celui des guerres, les a balayés mieux qu'aucun cyclone de la face des terres provinciales. Et les roulottes dont la caravane survenant un beau matin dans la ville tirait à tout le monde des cris de joie véritable, nous ne les verrons plus. Nous ne verrons plus sortir de leurs flancs peinturlurés tout le charmant et délicat matériel qu'on employait à la féerie. » p. 177